

**J.D. Kurtness**  
**DE VENGEANCE**  
Québec, L'instant même, 2018, 132 p., 14,99 \$

\*\*\*

**François Blais**  
**UN LIVRE SUR MÉLANIE CABAY**  
Québec, L'instant même, 2018, 126 p., 14,99 \$

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

### *La mort violente*

Deux nouveautés reflètent le titre de cette rubrique.

Avec son premier roman, *De vengeance*, J. D. Kurtness fait une entrée remarquée sur la scène littéraire québécoise. Sous des apparences anodines, la narratrice révèle sa vraie nature, celle d'une passionaria du meurtre. Sujet tiré par les cheveux ? Attendez, pas si vite. Voici le premier paragraphe de ce livre, qui, avouez-le, exprime exactement ce qui vous a passé plus d'une fois par la tête mais que vous n'avez jamais osé dire à haute voix, et encore moins écrire : « Qui n'a pas déjà rêvé de tirer quelqu'un dans la face avec un fusil de chasse ? Peu importe les raisons. Elles sont toutes bonnes, sur le coup. C'est quand elles demeurent bonnes longtemps que j'agis. » Une entrée sans ménagement en la matière, celle d'une tueuse pour l'amour du monde dans lequel elle vit et qu'elle voit dénaturé par des individus assez véreux, bêtes, vulgaires, bruyants, détestables pour qu'ils méritent la mort. Afin de ne pas éveiller de soupçons, elle se cache sous les airs « d'une infirmière, d'une libraire, d'une joueuse de soccer ».

Dès ses douze ans, la tueuse-narratrice se met à l'œuvre. En lançant une pierre à Dave Fiset, elle le tue accidentellement (?), un garçon antipathique, une brute assommante. Le projectile l'atteint sur le bord d'un ruisseau au moment où il baisse ses pantalons dans l'urgence de vider son gros intestin. Quand elle ose vérifier (déjà, elle est prudente) l'effet de son lancer, le camarade de classe flotte dans l'eau, les fesses à l'air. Pour l'adolescente, ce sera la révélation : elle vient de trouver sa *vocation*. Elle nettoiera la surface de la terre d'asticots comme ce Dave à l'existence injustifiable. Donc, une exterminatrice née ?

De nouveau, n'allons pas trop vite. Avant de devenir une experte ès meurtres, elle doit faire son apprentissage : observer, cataloguer, identifier ceux qu'elle condamne, soupeser la méthode à suivre lors de la mise à mort, mais avant tout, se fabriquer une image d'innocence ambulante. Ses

actes devront paraître gratuits, à l’instar de la défenestration d’Amédée Fleurissoire, l’imbécile des *Caves du Vatican*. Toutefois, elle ne sera pas l’émule du dandy machiavélique qu’est Lafcadio (bien qu’elle songe au crime commis sans motif), mais traductrice à la pige. Aussi, quand elle monte sur le toit de son immeuble et tire sur des voisins trop bruyants, elle se rappelle tout de suite à l’ordre : gare à elle si elle va trop vite, trop loin. Détester les bruits qui l’agressent : klaxons, perruches, tondeuses, appareils ménagers, etc. n’est pas une raison pour agir hâtivement même si tout autour d’elle peut provoquer de saintes colères : déchets en plastique, pollution de la planète, odeur de steaks en train de griller, cigares, pipes, parfums, surtout si ces derniers « ont passé leur date de péremption, souvent comme leur détenteur ». Le catalogue des irritants est infini (pour s’en persuader, consultez la p. 73.) Bien entendu, ces énumérations de choses répugnantes ne sont que prétextes à se déculpabiliser et, en même temps, à justifier son besoin de punir le mal que l’humain inflige à son semblable.

Sans que cela paraisse, le roman se transforme en essai aux arguments irréfutables, d’une douloureuse lucidité, plaçant le *je* (brillant) contre *eux* (imbéciles, ignares, individus abjects auxquels les tares héréditaires collent « comme des teignes »). Après le gros Dave, elle s’occupe du frère. Condamné pour viol, il vient de sortir de prison, cinq ans après son crime. Pour venger sa victime, elle le fait mourir par suffocation. Y passera aussi le PDG d’une grande entreprise. Elle le surprend chez lui, le ligote et le laisse seul, sachant qu’on ne le trouvera qu’une fois mort. Mais déjà, notre meurtrière imagine une tuerie orgiaque, commise à l’endroit de crétins s’amusant à faire courir leurs bolides sur une piste abandonnée.

Pourquoi éprouvons-nous de la sympathie pour la justicière ? La réponse se trouve dans un livre dont il a été question dans cette rubrique, *Le club des pendus* (Tony Parsons). Là, un groupe de femmes se rebelle contre la justice lénifiante d’aujourd’hui. Elles forment alors un comité d’exécution qui terrorise les malfrats mais est applaudi par le public. Le roman de Julie Kurtness constitue, lui, une superbe diatribe contre les béotiens, les butés, les barbares pour qui la culture est un chiffon rouge, les butors, les ploucs, sans oublier ceux qui exploitent la Terre et leurs semblables. Une narration parfaitement maîtrisée où le sombre sujet est éclairé par l’humour décapant de la narratrice. Du coup, la série de vengeance tourne (presque) à l’amusement. Si le lecteur ne se permet que rarement un rire franc, il ne pourra pas s’empêcher de sourire jaune. Dans tous les cas, il espère des suites aussi incisives de l’auteure que celles de la première incursion dans un monde où le désir est le père de la pensée.

D'un ton tout autre est le nouveau livre de François Blais. Le titre annonce *Un livre sur Mélanie Cabay*. Autrement dit, il faudrait en écrire plusieurs sur le meurtre de cette jeune femme de dix-neuf ans, disparue le 22 juin 1994, à Montréal, retrouvée morte, étranglée, violée, le 5 juillet suivant en forêt, cachée sous des bardeaux. Une histoire vraie, sordide, triste, révoltante, qui a fait pendant quelques jours les manchettes des médias. Pour situer le lecteur, Blais rappelle les événements de l'époque, dont le plus terrifiant a été le génocide au Rwanda : un demi-million de morts et deux millions de personnes déplacées. Qui est responsable du massacre, les bons ou les méchants Rwandais ? Devant une question aussi difficile à trancher, le narrateur laisse tomber : « Maintenant que Wikipédia existe, ça va, je suis omniscient. » Ce genre de remarque ironique récupère des réflexions qui, sans les pointes d'humour et l'empreinte personnelle du narrateur, auraient pu tomber dans le sentimentalisme et le politiquement correct : l'heure est à la violence faite aux femmes par les hommes, tous des brutes sanguinaires et violeurs en herbe.

La première des quatre parties du récit cerne le monde de l'été 1994, sous-titré « On mourait beaucoup à l'époque ». En fait, on tuait à un rythme effréné sur la planète ; j'ajouterais « comme d'habitude ». Rappelons seulement la première guerre opposant la Tchétchénie à la Russie, les deux millions de meurtres commis par les Khmers rouges, la mort de dizaines de milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, tués par des milices bosniaques. Devant ces horreurs, il peut sembler futile de sortir des archives les morts de Nicole Brown Simpson en Californie, et de toute une série de femmes au Québec, dont Mélanie, victimes d'un ou de plusieurs détraqués. Blais répond à cette interrogation en se situant lui-même au moment de l'assassinat de Mélanie : le début de ses études (traduction à l'Université Laval), ses premières amours, ses promenades à Grand-Mère (on relira son roman *La nuit des morts-vivants*, 2011). Par là, il effectue une fausse digression, puisque son propre parcours l'amène nécessairement à une autre question dans la troisième partie de son livre, intitulée « Qui a tué Mélanie Cabay ? » Comme d'autres avant et après elle, la jeune femme a été assassinée après son enlèvement, puis torturée, violée, étranglée. Celui qu'on a surnommé le *Bootlace killer* — l'étrangleur aux lacets — n'a jamais été écroué. Comme on l'attend de l'auteur, il ne verse pas dans la dentelle quand il parle des compétences de la SQ. Sans prétendre au détective amateur, le narrateur révèle une série de meurtres commis au milieu des années 1970, dans les Cantons de l'Est. Ils ressemblent étrangement à ceux de l'été 1994. S'agirait-il du même criminel ? Blais brosse même un portrait psychologique de l'homme qui... Ne vendons pas la mèche. Son narrateur se demande non seulement *qui*, mais *pourquoi*

Mélanie a été tuée, elle et plusieurs autres en moins de trois mois d'intervalle, dont une fillette de dix ans.

N'eût été la dernière partie du livre, « Qui était Mélanie Cabay ? », le récit demeurerait une enquête capable de nous donner des frissons désagréables tout au plus. Mais avant de terminer sa rédaction, Blais s'adresse directement à la jeune femme dont il présente quelques informations sur la famille Cabay (le grand-père Marcel, émigré belge, a été acteur et auteur).

En fermant ce livre, on reste touché par la tendresse que le narrateur éprouve pour cette inconnue : « Bon, il y a ça, il faut bien le dire : la première fois que j'ai vu ta photo dans le journal, à travers les comptes rendus des spectacles de la Saint-Jean-Baptiste, je t'ai trouvée tout à fait de mon goût. » Cette remarque est écrite le 15 janvier 2017, il vient de terminer son récit. C'est la veille de l'anniversaire de Mélanie, elle aurait eu quarante-deux ans : « [A]u fond ça t'aurait fait un peu chier d'avoir quarante-deux ans. Et des perles de sagesse populaire du genre : “ Ne regrette pas de vieillir, c'est un privilège refusé à beaucoup ” ne t'auraient pas du tout consolée. Tu te serais dit que mourir jeune c'est quelque chose qui n'arrive qu'aux autres. »

Le hasard, s'il existe, a voulu que ces deux livres, placés sous le thème de la mort violente, soient publiés par la même maison d'édition. Pour une revue comme *Frontières*, il s'agit d'une heureuse coïncidence dont il faut profiter.